LA COLONISATION ROMAINE EN AFRIQUE : UN SUCCÈS?

Geneviève NIHOUL

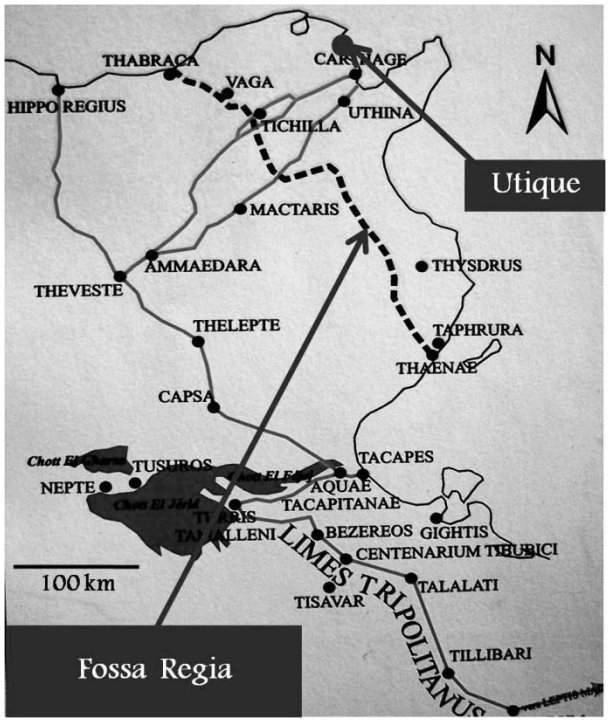
Le mot Afrique, pour nous, évoque un continent ; mais, pour les Romains de l'Antiquité, il caractérisait la province qui occupait la partie orientale du Maghreb, ce promontoire qui s'avance vers la Sicile et domine l'étroit passage entre la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale et où se trouve actuellement la Tunisie. Dans la période historique, les Phéniciens sont les premiers à l'avoir occupé, huit siècles avant les Romains. Ils y avaient fondé plusieurs comptoirs dont le plus important fut évidemment Carthage : celle-ci prit rapidement son indépendance et s'étendit dans le bassin occidental de la Méditerranée. Il était fatal qu'elle se heurte à Rome, cité en pleine expansion

I - L'arrivée progressive des Romains : IIe et Ier siècles avant notre ère

Résumons l'arrivée des Romains en terre d'Afrique : en 256 avant notre ère, durant la première guerre punique, le premier débarquement romain en Afrique, sous la conduite de Regulus, tourne vite au désastre. En 204 avant notre ère, à la fin de la seconde guerre punique, les Romains débarquent, pour la deuxième fois, en Afrique, avec beaucoup plus de succès : ils y battent Hannibal, victoire qui vaudra à leur général Scipion le surnom d'Africain, mais ils n'y restent pas. Néanmoins, Scipion a été aidé par un roi numide, Massinissa, qui est devenu son ami et lui a apporté le soutien de sa cavalerie. Le traité de paix avec Carthage donne donc à Massinissa un grand royaume, dont une partie non négligeable a été prise aux dépens de Carthage.

La troisième guerre punique éclate en 149 avant notre ère : il s'agit surtout d'arrêter Massinissa qui rêvait ouvertement de prendre Carthage et de constituer un empire (l'Afrique aux Africains en quelque sorte). Les Romains n'avaient pas abattu Carthage pour la voir remplacée par un empire numide. Après un siège affreux de la ville de Carthage, la troisième guerre punique se termine par la destruction complète de Carthage en 146 : la ville est brûlée, rasée, maudite et on y sema du sel, nous disent les auteurs romains. Les habitants survivants sont massacrés ou vendus en esclavage. Nul n'est autorisé à rester sur place.

Le vainqueur était un autre Scipion, petit-fils adoptif de l'Africain et petit-fils biologique du consul romain battu par Hannibal à Canne. Il annexa ce qui restait de l'ancien empire carthaginois et créa la province d'Afrique avec comme capitale Utique, qui avait pris le parti des Romains pendant la guerre.



La nouvelle province fut délimitée par un fossé, la *fossia regia*, dont il reste encore des tronçons reconnaissables sur le terrain. Ce fossé commençait près de l'actuelle ville de Tabarka, et descendait jusqu'à la ville de Thanae, située au nord de Sfax.

Le territoire couvrait environ 25 000 km² et fut immédiatement cadastré, afin de pouvoir prélever des impôts : toutes les terres cultivables furent divisées en centuries, d'environ 50 hectares chacune et elles furent déclarées domaine public, à l'exception de quelques villes qui avaient aidé les Romains. L'administration fut assurée par des magistrats romains mais rien ne fut fait pour développer l'économie ni pour installer des colons romains : en fait, les Romains étaient venus en Afrique pour détruire Carthage, pas pour fonder une colonie. S'ils annexèrent effectivement la partie Nord-est de l'actuelle Tunisie, ce fut pour empêcher le royaume numide de s'étendre vers l'Est : comme l'a si bien exprimé Théodore Mommsen « on occupa le territoire … non pour éveiller une vie nouvelle mais pour garder le cadavre ».

En 112 avant notre ère, le roi numide, Jugurtha, montra des ambitions d'expansion. Après de nombreux déboires, Rome parvint à vaincre Jugurtha en 105 et à mettre sur le trône de Numidie un de ses cousins, plus docile. Le général vainqueur, Marius, et son légat, Sylla, repartirent en Italie sans changer quoi que ce soit dans la province d'Afrique : seulement, Marius, pour récompenser ses vétérans, les installa en territoire numide proche de la frontière avec la province d'Afrique.

Dans les années qui suivent la défaite de Jugurtha, les guerres civiles, entre Marius et Sylla d'abord, puis entre Pompée et César, occupèrent suffisamment les Romains pour qu'ils ne s'intéressent pas à l'Afrique. En 46 avant notre ère, César battit définitivement Pompée à Pharsale, en Grèce, puis poursuivit les derniers partisans de Pompée, en particulier en Afrique, où le roi numide, Juba, avait pris parti pour Pompée : la dernière bataille eut lieu à Thapsus, près de l'actuelle Monastir. Les partisans de Pompée furent vaincus,

et Juba, renié par ses partisans, se suicida près de sa capitale Zama Regia. César commença par annexer une partie du royaume numide, nommant la nouvelle province *Africa Nova* ; puis, voyant la richesse du pays et l'importance stratégique de sa position, il décida de développer le territoire et de reconstruire Carthage sur le site où s'était située la ville punique, profitant ainsi de ses ports et de sa situation défensive. En 44 avant notre ère, il fonda la première colonie romaine en province d'Afrique, *Colonia Julia Carthago*. Son assassinat, quelques mois plus tard, ne lui permit pas de mener à bien son entreprise et, une guerre civile plus tard, il reviendra à Octave, devenu Auguste, de coloniser durablement la province *Africa*, réunion de l'*Africa Nova* avec l'ancienne province d'Afrique.

La colonisation est donc une réalisation de l'empire romain. L'installation des Romains en Afrique, que ce soit au Maghreb ou en Egypte - les deux occupations datent toutes deux du début de l'empire - découle principalement des difficultés d'approvisionnement de Rome en céréales. Mais aussi, les riches terres d'Afrique, peu habitées à cette époque, vont servir à récompenser les nombreux vétérans des innombrables guerres ce qui permettra ainsi d'introduire la culture romaine. Quelques nombres sont très parlants : à la fin de la guerre civile entre Antoine et Octave, leurs deux armées comprennent soixante légions soit environ 500 000 hommes. Quelques années plus tard, ce nombre a été ramené à vingt huit légions, soit environ 150 000 hommes. C'est donc plus de 300 000 hommes qu'il a fallu rendre à la vie civile et pourvoir de terres : le nouvel empire va en profiter. La province *Africa*, en particulier, se développera sous l'impulsion de vétérans redevenus citoyens romains.

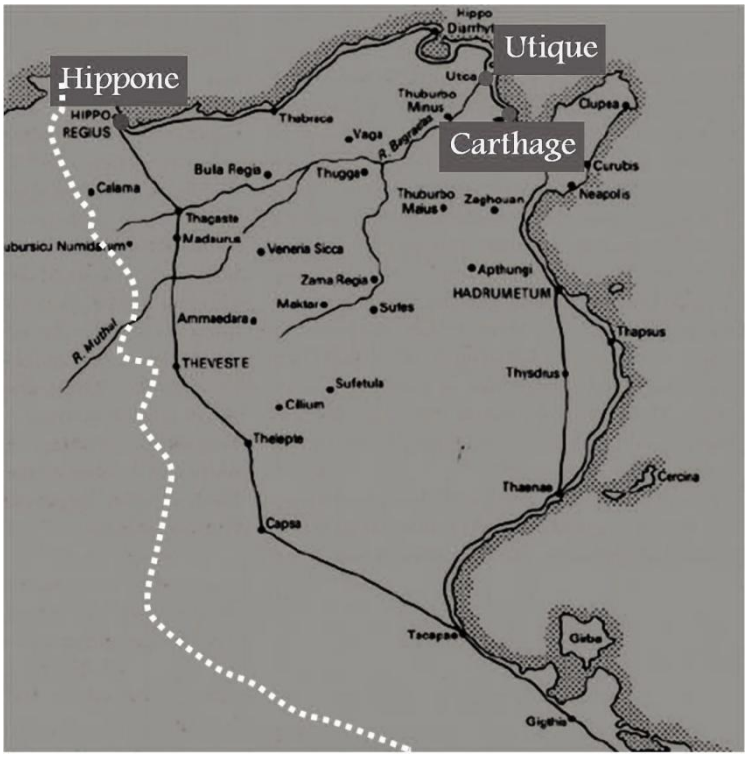
II- L'organisation de la province Afrique

Les autochtones, qu'on appelait les Libyens ou Berbères, avaient déjà, sous l'influence punique et grecque, construit des villes et formé des royaumes dont les royaumes numides sont les plus beaux exemples. L'Afrique était donc déjà, au moment de son intégration dans l'empire romain, une province fort civilisée.

Tête de Libyen. Pilier hermaïque (IIe siècle) Musée du Bardo, Tunis

C'est pourquoi, lorsqu'en 27 avant notre ère, Auguste partage les provinces entre le Sénat et l'empereur, l'Afrique devient une province sénatoriale : celles-ci sont supposées civilisées et n'ont donc pas de légions. Néanmoins, l'Afrique représentera une exception car une légion, la IIIe Augusta, y sera stationnée. L'armée romaine étant un domaine réservé à l'empereur, la IIIe Augusta sera source de disputes entre le Sénat et l'empereur et quittera assez vite la province d'Afrique proprement dite pour s'établir, à proximité, en Numidie, à l'ouest. De là, elle protégera les provinces africaines occidentales, la Numidie et les deux Maurétanies.

Mausolée numide
(IIe siècle avant notre ère)



La province d'Afrique recouvre les territoires limités à l'ouest par le méridien passant près d'Hippone, l'actuelle Annaba. On y ajoutera vite la région autour des trois cités puniques qui deviendront Leptis Magna, Sabratha et Oea. La Province est dirigée par un ancien consul, un proconsul.

Carte de la province d'Afrique

L'Afrique sera d'ailleurs souvent appelée la proconsulaire. Ce proconsul résidera d'abord à Utique puis à Carthage dès que celle–ci aura été reconstruite. Il est nommé pour un an, rarement reconduit dans ses fonctions. Il a des pouvoirs immenses à la fois judiciaires et administratifs. Il est assisté de deux légats et d'un questeur pour les questions financières. Il est aussi secondé, pour les questions concernant les mines et les impôts indirects, d'un procurateur nommé par l'empereur ; ce procurateur, en général choisi dans l'ordre équestre,

a aussi comme mission de surveiller le proconsul ! Ses fonctions ne cesseront d'augmenter au cours des siècles à tel point que ses attributions seront partagées entre deux personnes dès le milieu du IIe siècle.

À côté de ces personnages officiels, nommés par la métropole, existe une assemblée provinciale que le proconsul doit consulter. Celle-ci a été créée par Vespasien dès les années 70 et est élue par les conseils municipaux. Il existe de nombreuses villes – l'Afrique est une des provinces occidentales la plus urbanisée – et leurs institutions municipales sont actives et importantes. Avant l'empire, aucune cité de droit romain n'existe dans la province Afrique. Seules sept villes ont obtenu le statut de villes libres qui les rend autonomes. Toutes les autres sont dites « stipendiaires » : elles sont peuplés de pérégrins, c'est-à-dire de libyens en général, et sont soumises à l'autorité du gouverneur général. Elles payent un impôt fixé par Rome, le *stipendium*. En général, elles continuent à s'administrer elles même, élisant leurs conseils et leurs dirigeants suivant le modèle carthaginois. César va fonder la première colonie, ville de statut romain, à Carthage. Auguste fondera d'autres colonies, en général peuplées de vétérans, donc de colons ayant la citoyenneté romaine.

Enfin, des groupes restreints de citoyens romains se sont installés dans des cités pérégrines, retrouvant parfois les descendants des colons installés par Marius moins d'un siècle auparavant : ils forment ce qu'on appelle un pagus, petite cellule municipale rattachée directement à Carthage mais vivant en symbiose avec la cité pérégrine où ils sont installés et avec laquelle ils entretiennent, en général, d'excellents rapports. Tout ceci va faciliter la romanisation du pays, du moins des villes. Dés les débuts de l'empire, Auguste accorde à une trentaine de villes le statut de ville libre. Dans les siècles suivants, les statuts des villes évoluent rapidement vers le statut, envié, de colonie. Cette évolution suit la romanisation de ses citoyens, d'abord les notables puis toute la population libre. A partir du statut de colonie, l'administration municipale est copiée sur celle de Rome. Signalons que la romanisation fut également facilitée par la grande tolérance religieuse des Romains : une assimilation des différentes religions se fit dont les deux exemples les plus frappants sont le culte de Saturne, vite assimilé à Baal Hamon, dieu carthaginois très respecté tant dans les villes que dans les campagnes, et surtout l'introduction de la déesse Celestis qui est de toute évidence copiée sur la déesse Tanit, la parèdre de Baal. Celestis aura un temple dans toutes les cités, juste à la sortie de la ville et construit avec une architecture plutôt punique que romaine. Prenons l'exemple de la ville de Thugga : d'abord cité numide jusqu'à la création de l'*Africa Nova* par César, Thugga accueille un pagus romain dès le début de l'empire. La ville continue à s'administrer selon le modèle numide – suffètes et assemblée de décurions- mais les Romains apportent leur langue, leur organisation, leurs dieux et leur manière de vivre. En particulier, ils construisent des monuments et des

espaces publics et transforment lentement le paysage urbain. Citons une dédicace, datée de 37, très caractéristique de ce processus « Lucius Postumius Chius, fils de Gaius, de la tribu Arnensis, patron du pagus, a fait daller le forum et la place devant le temple de César et a pris soin de faire construire à ses frais un autel d'Auguste, un temple de Saturne et un arc ». Cet évergétisme va continuer pendant les siècles suivants, les différentes familles rivalisant entre elles. La ville deviendra municipe en 205 et colonie en 261.

III- L'économie de la Province

a) L'agriculture

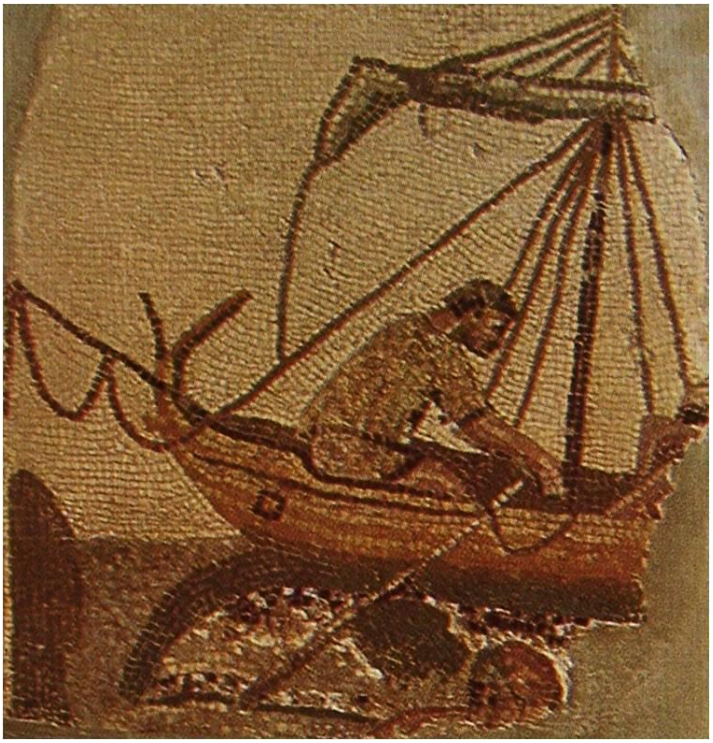
Sur quoi reposait la richesse de cette province ? César puis Auguste annexèrent tout d'abord l'Afrique pour ses richesses agricoles : les Romains, on le sait, avaient besoin de blé en quantité, principalement pour nourrir la capitale Rome. Ils imposèrent un système de monoculture. L'Italie, au premier siècle, était grande productrice de vin et d'huile d'olive et il était hors de question de lui faire de la concurrence. On a calculé que plus d'un million de quintaux de blé étaient exportés annuellement vers le port de Rome, Ostie. Ceci servait d'ailleurs à payer une partie importante des impôts dus par l'Afrique à Rome.

Néanmoins, l'Italie, fortement dépeuplée par les différentes guerres civiles et la création de l'empire, va subir à la fin du premier siècle une crise économique dont elle ne se remettra pas et qui va considérablement diminuer sa production de vin et d'huile. A partir du IIe siècle, les empereurs vont encourager le développement de toutes les productions agricoles en Afrique : c'est l'époque où les vignes et les oliviers sont plantés sur le territoire. La fabrication du vin se répand beaucoup mais ce n'est pas son exportation qui rendra la Tunisie riche : peut-être la consommation locale était-elle trop importante comme en témoigne le culte très répandu de Bacchus !

Triomphe de Bacchus. (El Jem IIIe siècle)

Ce sont surtout les oliviers qui vont faire la richesse de la province : on peut en planter sur de nombreuses terres impropres à la culture du blé, et tout le sud de la province, y compris des régions arides, va se développer. La fabrication et l'exportation de l'huile d'olives va donner à la province une prospérité remarquable.

Le développement de la ville de Thysdrus, le El Jem moderne, est un exemple frappant. Cette ville, berbère d'origine, apparaît dans le *Bellum africanum* de César qui en parle comme d'une cité sans importance, à laquelle il ne réclame qu'un faible tribut. Néanmoins, elle a une situation importante, à la limite entre la région côtière et l'intérieur de la province ; aussi quelques vétérans et colons y sont installés sous Auguste, comme l'ont montré les fouilles de la nécropole. La ville fait partie des trente cités libres créées par Auguste, ce qui la libère en particulier du lourd *stipendium* à payer à Rome. Dès la fin du premier siècle, la ville s'est ouverte sur l'extérieur et son commerce semble florissant, favorisé par le développement d'un réseau routier important. Les villas retrouvées sont encore simples et peu luxueuses, à l'exception d'une d'entre elles où a été retrouvée une mosaïque extrêmement fine, fort coûteuse et très rare en Afrique à cette époque. Un petit amphithéâtre a été retrouvé, assez primitif.



Opus vermiculatum. Mosaïque faite à l'aide de minuscules tesselles de marbre (El Jem Ier siècle)

À la fin du premier siècle, un second amphithéâtre, plus solide et grand est construit. Au deuxième siècle, la ville va exploser : en un siècle, elle devient la seconde ville de la proconsulaire, après Carthage. Elle se dote de monuments municipaux magnifiques dont le plus connu est évidemment l'amphithéâtre imposant bien connu, qui est le plus grand d'Afrique et le troisième du monde romain. D'immenses villas, couvertes de mosaïques magnifiques, sont construites au second et surtout au troisième siècle. La ville devient colonie au milieu du troisième siècle. Cette promotion rapide est liée à l'essor de la culture de l'olivier : le paysage actuel aux environs d'El Jem doit ressembler aux environs de l'antique Thysdrus. Celle-ci a rapidement

concentré la culture et le commerce de l'huile : les photos aériennes montrent l'implantation d'innombrables moulins à huile tout autour de la ville. Comme l'écrit Gilbert Charles-Picard « ainsi s'explique l'importance prise par Thysdrus, encore médiocre bourgade au temps de César… Elle aurait joué le rôle de capitale de l'huile que Sfax tient aujourd'hui… Ces capitales de l'huile ont souvent disputé l'hégémonie politique aux capitales maritimes du Nord ». Sans égaler le développement de Thysdrus, beaucoup de cités de la province vont considérablement s'enrichir dans la fabrication d'huile d'olive : rappelons qu'à l'époque, l'huile est pratiquement le seul moyen d'éclairage et le principal aliment gras, sans parler de ses utilisations en parfumerie. L'Afrique devient alors exportatrice d'huile dans tout l'empire romain : des amphores africaines, ayant contenu de l'huile, ont été retrouvées dans tout le bassin méditerranéen et jusqu'en Angleterre. Même l'Espagne, pourtant productrice d'huile, importe alors de l'huile africaine.

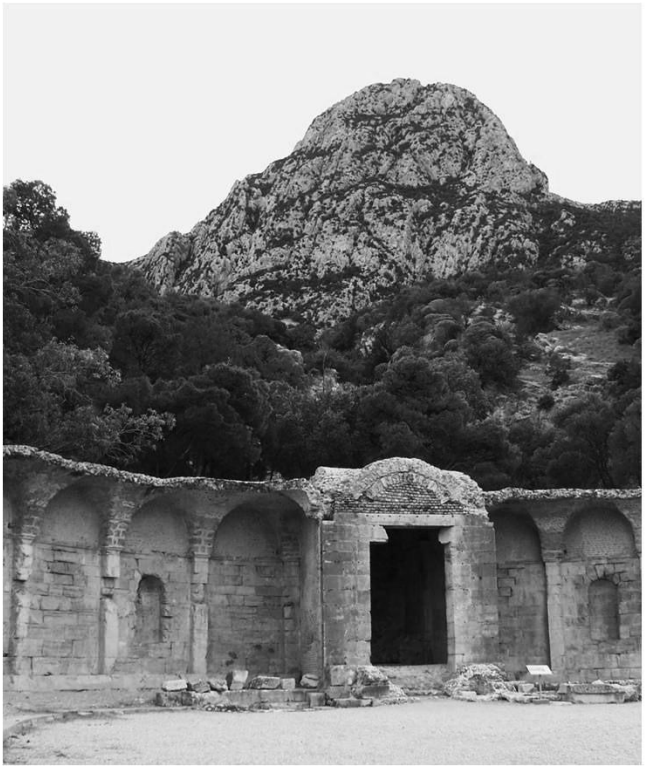
Moulin à huile antique. Sbeïtla, Tunisie

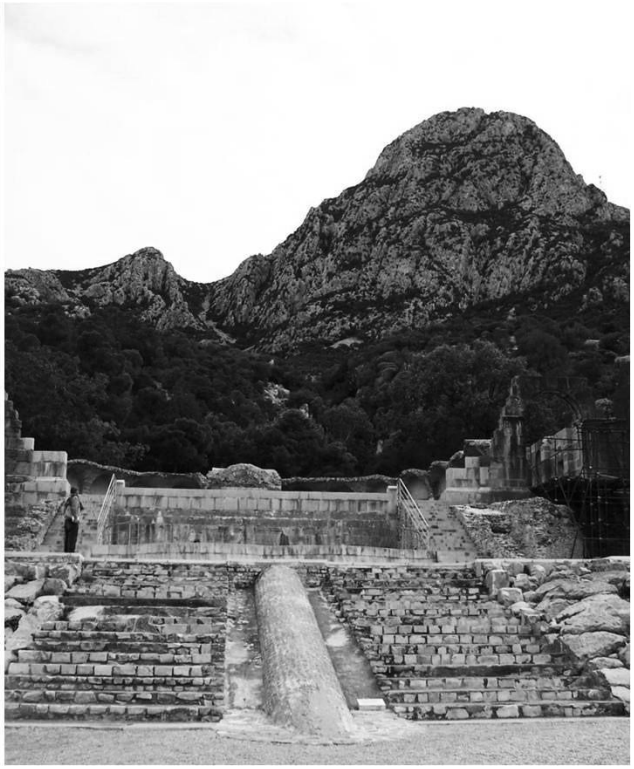
b) La gestion de l'eau

Ce développement de l'agriculture a été fortement aidé par une gestion rigoureuse de l'eau. L'eau a joué un rôle essentiel dans le développement de la

province africaine : ses habitants n'ont pas attendu les Romains pour introduire des systèmes d'irrigation. Néanmoins la création de ces systèmes dépasse les possibilités d'individus isolés et nécessite une bonne organisation sociale. Les Romains ont développé cette gestion de l'eau à grande échelle, techniquement et juridiquement.

En dehors des problèmes d'irrigation, l'approvisionnement en eau des nombreuses villes a nécessité la construction d'ouvrages. Le premier problème est de capter l'eau et nombreux sont les temples des eaux qui marquent en général le départ d'un aqueduc.





Temple des eaux à Zaghouan, Tunisie

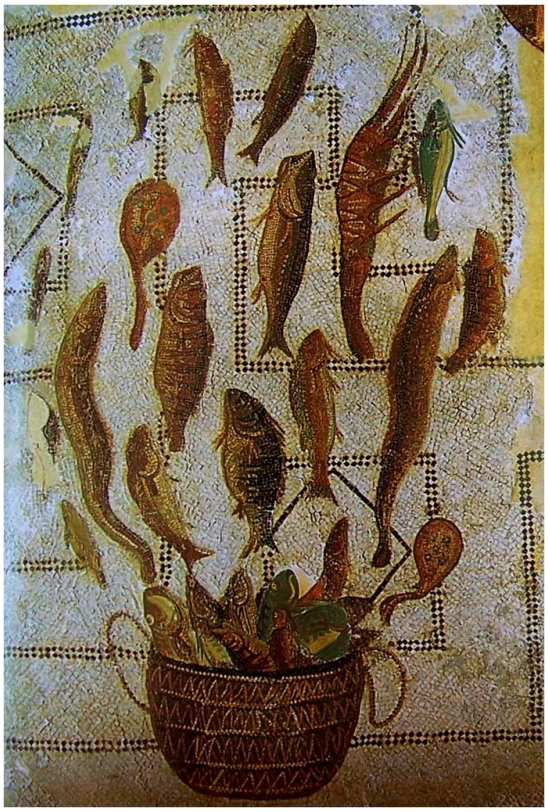
Nous voyons ici celui de Zaghouan : les eaux des différentes sources de la montagne, sont rassemblées au temple d'où part une grosse conduite, qui est le début de l'aqueduc qui amenait l'eau à Carthage. Construit sous Hadrien, au milieu du deuxième siècle, cet aqueduc guidait l'eau sur une distance de 130 kilomètres. De pente constante, mais traversant des collines et des plaines, il était situé tantôt dans des conduites souterraines tantôt sur des arches magnifiques comme celles que l'on voit ici. La perfection de cet ouvrage, avec des stations permettant l'inspection et avec

Aqueduc Zaghouan-Carthage. (IIe siècle)

une pente parfaite, lui a permis de résister longtemps. Il fut plusieurs fois coupé, afin d'assoiffer Carthage, mais fut toujours remis en service par les envahisseurs divers. Il existait de nombreux autres aqueducs, pratiquement pour chaque ville : d'autres restes sont situés près de Chemtou, l'antique Simitthus, ou près de Utthina. Les aqueducs amenaient l'eau à une ville où elle devait être entreposée afin d'assurer un approvisionnement à la demande. Les citernes de Bararus sont restées célèbres par leur taille gigantesque, mais il en existait dans toutes les villes. En particulier, à Carthage, l'aqueduc aboutissait aux citernes dites de la Maalga, qui servaient, entre autres, à approvisionner les thermes d'Antonin. Carthage avait environ un demi-million d'habitants donc de grands besoins en eau !

c) Autres sources de richesse

Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, la prospérité de l'Afrique romaine n'était pas uniquement basée sur l'agriculture : d'autres sources de richesses abondantes existaient. Une prospection systématique effectuée le long des côtes depuis 1987 a montré l'importance des ressources tirées de la mer. La province possédait une façade maritime très importante : la pêche était abondante et nombreuses sont les mosaïques qui nous détaillent toutes les pêches miraculeuses que de nombreuses embarcations effectuaient. Poissons, crustacés, anguilles, fruits de mer défilent ainsi devant nos yeux … peut être un peu envieux. Cette pêche non seulement nourrissait les populations mais de nombreuses industries en furent dérivées. L'industrie de la pourpre, tirée du coquillage murex, semble avoir déjà existé du temps de Carthage : mais elle prit une grande ampleur durant l'époque romaine. Une autre source d'exportation fut le *garum*, ce condiment qu'on compare souvent au *nuoc mam* vietnamien : on a retrouvé de nombreuses cuves où les poissons, ou leurs intestins, macéraient. Les bâtiments qui servaient à la fabrication puis au conditionnement et à l'expédition du *garum* sont quelquefois encore visibles.

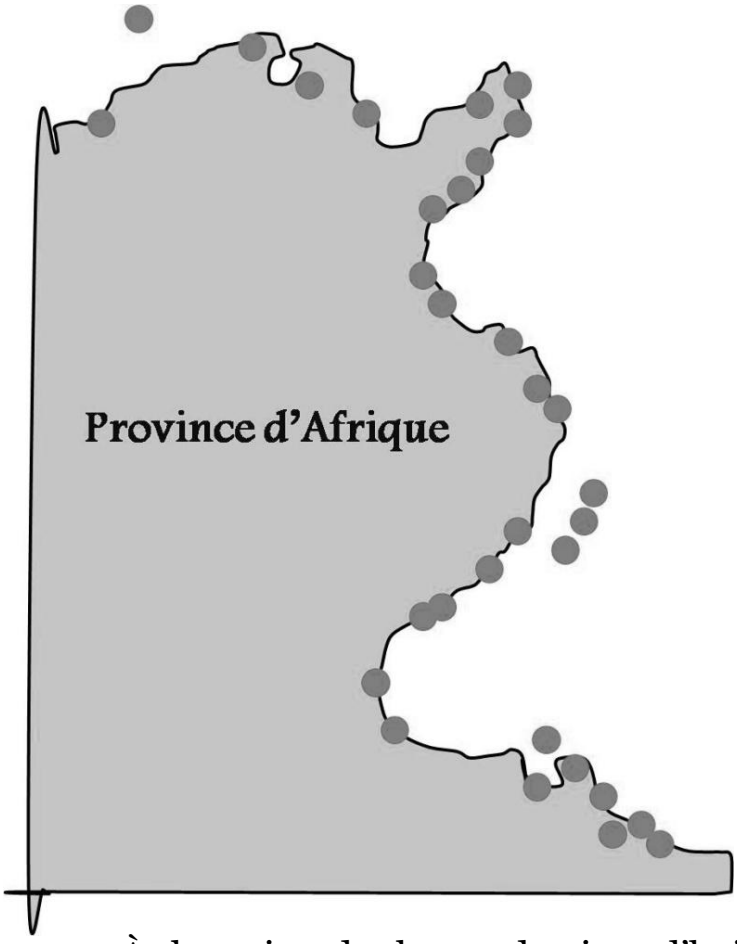


Hadrumetum (Sousse) (IIIe siècle)

On a même quelques recettes de *garum* dans la littérature : voici, par exemple, la recette du meilleur *garum*, d'après les *Géoponiques* de Cassianus Bassus:

« On prend les entrailles du thon avec les branchies, le sérum et le sang et on les saupoudre de sel en quantité suffisante. On laisse reposer dans le vase et après deux mois au plus, on perce le vase et il en sort le *garum*».

À côté de ce condiment, on produisait également de nombreuses salaisons, qui permettaient de conserver le poisson pour l'exporter. Le schéma ci-contre montre les nombreux lieux où on a retrouvé des traces d'industries liées à la mer, pourpre, *garum* ou salaisons.



Lieux de production, de pourpre, de garum et de salaisons

À la suite de la production d'huile va se développer une industrie qui va également enrichir la province. Il fallait des amphores pour contenir l'huile et elles furent vite fabriquées sur place, les Romano-africains développant une forme particulière, cylindrique, pour leurs amphores. Leur capacité était également différente puisqu'elles pouvaient atteindre 50 litres alors que la moyenne était de 26 litres.

Amphores africaines retrouvées dans le Rhône.
Musée d'Arles

Les artisans développèrent aussi un art de la céramique : dès le début de l'empire, une vaisselle simple fut produite qui couvrait les besoins locaux. Mais toute la céramique de luxe était alors importée, soit de Grèce soit d'Italie, puis de Gaule. Dès le deuxième siècle, l'Afrique se mit à produire une sigillée qui devint de plus en plus prisée sur les marchés de l'empire, remplaçant les sigillées italiennes à partir de la fin du IIe siècle. Durant la seconde moitié du deuxième siècle, la céramique de table vendue à Ostie était déjà aux deux tiers africaine. À côté de cette vaisselle de table, les artisans africains varièrent leurs productions : les lampes à huile montrent des formes originales et peuvent être décorées avec des motifs très divers.

Les cruches peuvent aussi prendre des formes inhabituelles comme ici ces modèles anthropomorphiques ou être décorées avec un grand raffinement ; des statuettes votives, des décorations en relief, ont été retrouvées dans tout l'empire occidental jusqu'à Londres : ce commerce était encore très florissant au début du Ve siècle.

Cruche en sigillée, en forme de tête de vieil homme (IIIe siècle)

Enfin, il faut citer deux dernières sources d'enrichissement de la province d'Afrique : la production de marbre et l'exportation de bêtes sauvages. Le marbre africain était principalement produit à Simitthus, le moderne Chemtou, dans le nord-ouest de la province. Il semble avoir été apprécié assez tôt, puisque Pline l'Ancien, parlant d'un consul de 78 avant notre ère, nous rapporte que « Marcus Lepidus a été le premier à faire les seuils de sa villa en marbre de Simitthus et était bien critiqué. » Et plus loin : « C'est la première trace d'importation du Simitthus que je trouve. »

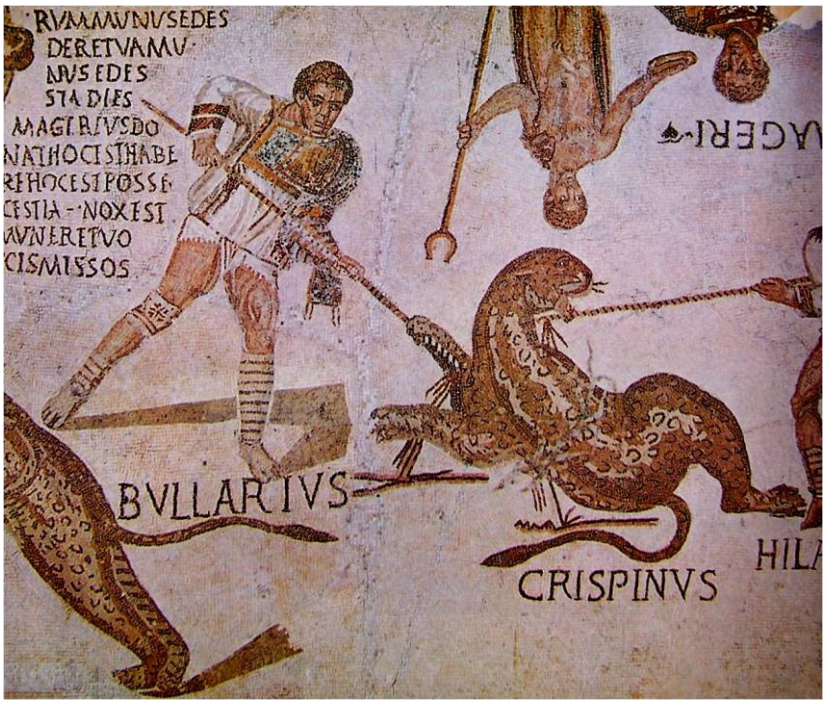
Les carrières de Simitthus étaient propriété des rois de Numidie : après la défaite de Juba devant César, il semble que les carrières soient devenues directement propriété de la famille des Julii et soient restées propriété impériale par la suite. Elles étaient administrées par des fonctionnaires impériaux et par l'armée qui surveillait les nombreux esclaves qui travaillaient dans les carrières : il s'agissait d'un travail très dangereux et les criminels étaient souvent affectés aux carrières. C'était donc en fait un établissement à caractère pénitentiaire, *ergastulum*, qui était d'ailleurs séparé de la ville. La population était très mélangée et on a retrouvé des souvenirs de dieux d'origines encore plus diverses que dans le reste de la province : cultes africains proprement dits, cultes gréco-romains et culte impérial bien sûr mais

aussi des divinités militaires et surtout des divinités maîtresses des lieux, génie de la montagne ou génie du lieu.

Simitthus est situé sur la Bagrada, actuelle Medjerda, et pendant longtemps le marbre fut transporté par le fleuve jusqu'à Utique qui était à l'époque encore un port. Lorsqu'Utique fut complètement envasé, une route spéciale fut construite afin d'exporter le marbre par le port de Thabraca, l'actuelle Tabarka. Ce marbre, appelé marbre numide, servait à la fois pour réaliser des œuvres d'art et pour embellir les maisons, profitant des différentes nuances que le marbre de Simitthus peut prendre.

Quand aux animaux sauvages, nous savons qu'ils étaient abondamment utilisés dans tous les jeux d'amphithéâtre : l'Afrique du Nord, à l'époque, regorgeait de lions, panthères, ours, taureaux et autres et la capture de ces animaux était très rentable. Ils étaient soit utilisés sur place pour les jeux dans les amphithéâtres africains, soit exportés vers l'Italie ou dans tout l'empire romain. César utilisa plus de 1000 bêtes pour son triomphe et Titus atteignit les 5000 en un jour, lors de l'inauguration du Colisée. Nous avons des traces de ce commerce qui montrent que le nombre d'animaux transportés par bateau a été extrêmement important.

D'abondantes mosaïques nous montrent que les spectacles les plus prisés étaient les combats d'hommes contre des animaux, des simulations de chasse ou des combats entre animaux.



Mosaïque trouvée à Smirat. (milieu du IIIe siècle)

Plusieurs représentations de condamnés livrés aux bêtes semblent montrer que ce mode d'exécution des condamnés, *damnatio ad bestias*, n'était pas inhabituel. Quelque fut leur utilisation, il est clair que la capture des bêtes contribua aussi à la richesse de la province d'Afrique.

Mosaïque trouvée à Zliten (Ier ou IIe siècle)

IV- L'évolution du pouvoir

Dès le deuxième siècle, la province était donc prospère et ses habitants utilisèrent leurs richesses pour s'élever dans la hiérarchie de l'empire romain. L'immigration de citoyens romains n'avait duré que jusqu'à la fin du premier siècle ; à partir du IIe siècle, beaucoup d'habitants des villes acquièrent individuellement la citoyenneté romaine. Certaines villes deviennent municipes ou colonies, ce qui leur confère une certaine indépendance et donne alors la citoyenneté romaine à tous leurs habitants libres. Lorsque l'empereur Caracalla, en 212, publie un édit accordant la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire, cela ne change pas grand' chose en Afrique : il s'agit plutôt de reconnaître un fait préexistant.

Il faut dire que le pouvoir romain, lui aussi, a évolué : la gens julio-claudienne disparaît avec Néron. Les Flaviens qui leur succèdent ne sont plus de Rome : ce sont des italiens qu'on pourrait presque traiter de campagnards. Après eux vont arriver des empereurs qui ne sont même plus d'Italie : Trajan, devenu empereur en 98, est né en Espagne, une province, bien que sa famille

soit d'origine italienne. Son successeur, Hadrien, est lui aussi né en Espagne. Avec ces empereurs, les rapports de Rome et de ses provinces changent : prenons comme exemple le Sénat qui reste le passage obligé pour obtenir des charges importantes dans l'administration de l'empire. Sous Auguste, tous les sénateurs sont romains. Claude ouvrira un peu les portes du Sénat aux Gaulois et aux Espagnols. Sénèque, lui-même provincial d'Espagne, dit de lui : « Il avait décidé de voir en toge tous les Grecs, les Gaulois, les Espagnols et les Bretons. » Le mouvement ainsi amorcé s'amplifie rapidement sous les empereurs suivants : Vespasien fait un recrutement massif de sénateurs en Italie, hors Rome, et dans les provinces occidentales. A partir de 120, les Africains apparaissent au sénat et leur nombre va augmenter régulièrement. Sous Antonin, un équilibre s'installe : 57% des sénateurs sont italiens et 43% sont des provinciaux. Parmi ceux-ci, 29% sont des Africains et 46% sont des orientaux de langue grecque. Ces nouveaux sénateurs sont, bien sûr, des hommes riches, des grands propriétaires en général ; mais ils ont une mentalité différente des italiens.

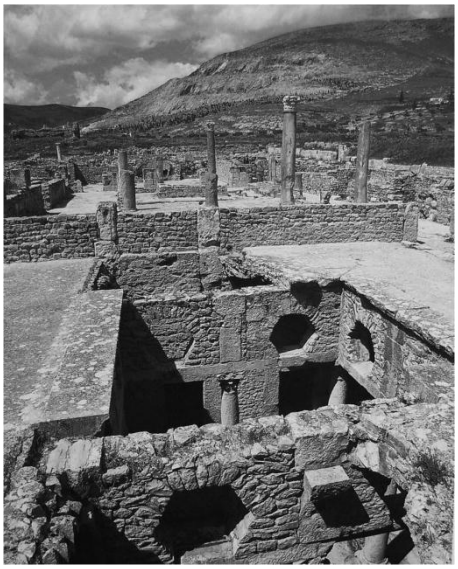
Lorsqu'en 192, le dernier des Antonins, Commode, est assassiné, c'est un Africain de souche, Septime Sévère, qui lui succède, après quelques guerres civiles : né à Leptis Magna dans une famille de chevaliers et de sénateurs africains, il a suivi le cursus normal pour les provinciaux, du moins ceux venant de provinces très romanisées. Sénateur, puis préteur, commandant d'une légion, puis gouverneur en Gaule et consul en 190. Il a ensuite été nommé gouverneur de Pannonie sur le Danube, ce qui impliquait de grosses responsabilités militaires et ce furent ses légions qui le proclamèrent empereur en 193. Fortement aidé par une coterie importante d'Africains bien placés à Rome, il réussit à se faire accepter par le Sénat. Signalons comme caractéristique de l'évolution africaine, qu'un de ses deux rivaux était lui-même un Africain originaire d'Hadrumète, l'actuelle Sousse. Septime Sévère est le premier empereur africain, et, contrairement à Trajan et Hadrien qui étaient issus de familles de colonisateurs, il est issu d'une famille de colonisés. A l'époque, on disait même qu'il avait du sang punique et un fort accent !

V- La vie dans la province d'Afrique

Comment vivait la population de la proconsulaire ? Presque toutes nos informations concernent évidemment les habitants aisés, les *honestiores* comme on les appelait par opposition aux *plebeii* ou *humiliores*.

Capitole de Sufetula (Sbeïtla)

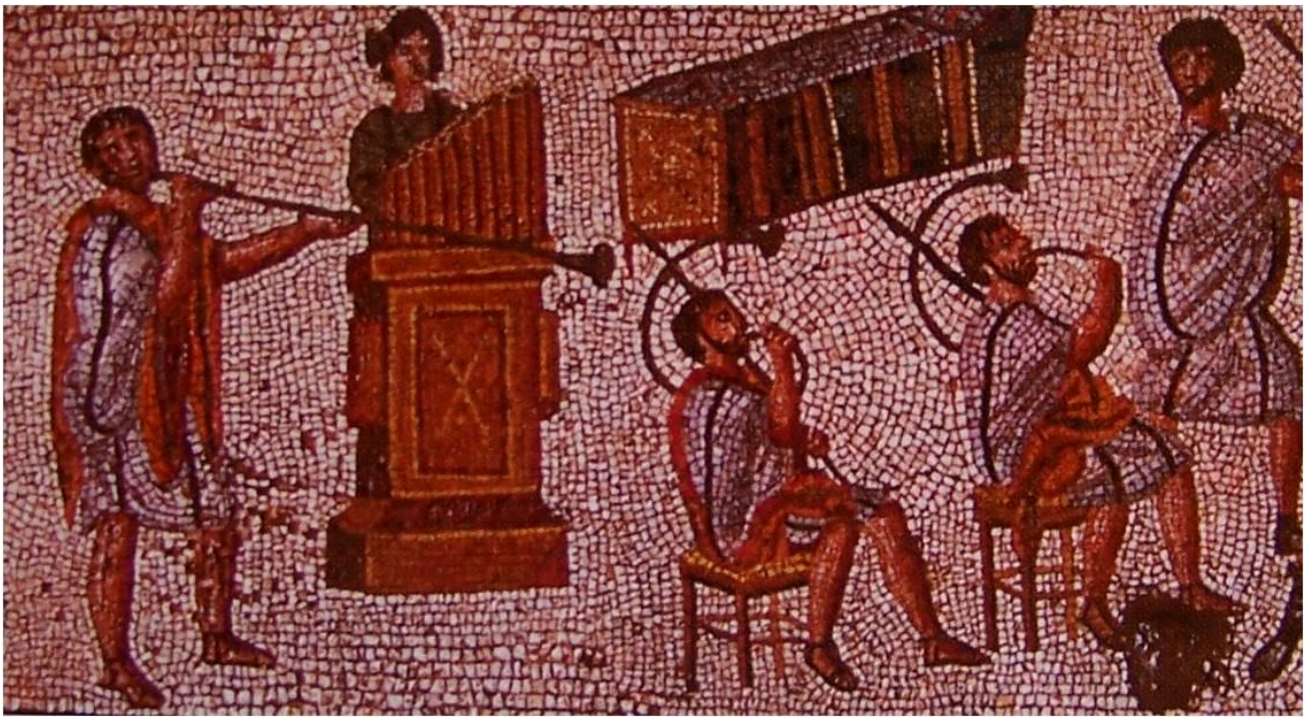
Les villes sont nombreuses et bien organisées : elles sont calquées sur les villes romaines avec un forum entouré par le capitole, dédié aux trois divinités principales, Jupiter, Junon et Minerve, et par les édifices d'administration de la ville. De nombreux temples, un marché, des thermes, des palestres complètent l'équipement de la ville ; les rues qui les relient sont bien pavées. Des arcs marquent les entrées de la ville. Les villas sont souvent luxueuses et ressemblent à toutes les villas romaines du pourtour de la Méditerranée, avec parfois des adaptations au climat.



Maisons souterraines à Bulla Regia

Ainsi, par exemple, ces maisons de Bulla Regia ou de Thugga, où il existe un étage souterrain

bien aménagé autour d'une cour : on voit les mosaïques d'un triclinium qui devait être frais l'été … et chaud l'hiver.



Musiciens accompagnant des jeux dans un amphithéâtre (Zliten, IIe siècle)

La plupart des villes ont un théâtre, souvent de taille importante, où des troupes d'acteurs donnent des pièces classiques ou modernes. La musique semble avoir été uniquement considérée comme un accompagnement d'autres spectacles. Des amphithéâtres, dont la taille est souvent gigantesque, se trouvent dans toutes les villes importantes. Les principaux spectacles, surtout des combats contre les animaux, sont offerts par les riches citoyens de la ville qui font faire des mosaïques rappelant, explicitement, leur générosité.

Courses de chars. (Carthage, début IIIe siècle)

Parallèlement, des cirques ont été construits où se déroulent des courses de char : elles prennent une place de plus en plus importante et nous les retrouvons encore sur des mosaïques du VIe siècle alors que les jeux des amphithéâtres ne sont plus représentés.

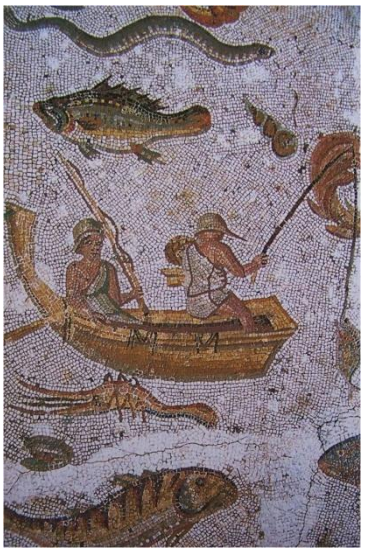
Courses de chars.
(Carthage, début IIIe siècle)

Les spectateurs de courses de char, nombreux, se passionnent pour les différentes équipes, en général désignées par des couleurs. Les auriges vainqueurs sont honorés par des mosaïques et des statues. On a même retrouvé des figurations de courses où les chars sont tirés par des dromadaires.

Les mosaïques admirables, qui ornent par milliers les maisons, nous décrivent la vie dans les maisons bourgeoises. Des repas somptueux sont représentés où le vin n'est pas oublié. Pour divertir les invités, des musiciens jouent des airs ou des pugilistes démontrent leur habileté. La vie de tous les jours est également représentée : la maitresse de maison est parée par ses servantes qui lui présentent un miroir ou la coiffent. Le maître, lui, chasse à cheval le lièvre, le renard ou les fauves.

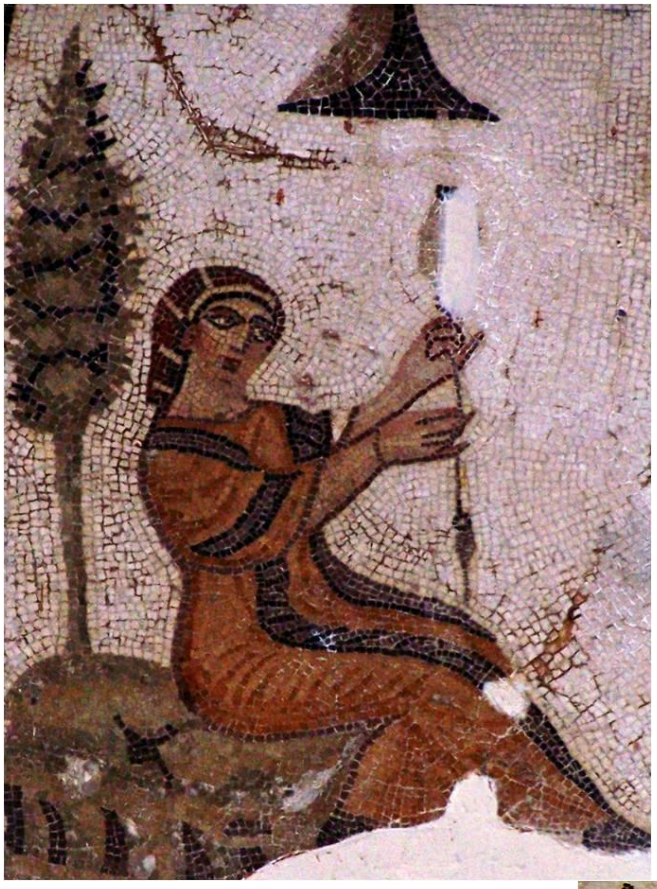
Chasse à courre au lièvre. (Milieu du IIIe siècle)

Il peut aussi jouer aux dés, en se disputant éventuellement avec ses amis, ou encore pêcher à la ligne, avec une casquette ou un chapeau pour se protéger du soleil ou lire tranquillement étendu sur un lit : tout ceci nous dépeint une vie qui ne semble pas si loin de nous.



Mosaïque trouvée à Utique. (IIIe siècle)

Par contre, concernant la vie du reste de la population, probablement les cinq sixièmes de la population totale de la proconsulaire, nous savons peu de choses si ce n'est qu'ils menaient une existence très difficile. Dans les débuts de la province, cette partie de la population comprenait beaucoup d'esclaves. Mais le nombre d'esclaves diminua lorsque les guerres romaines devinrent plus défensives que conquérantes et nous savons que le nombre d'hommes libres exploitant des terres comme métayers ou comme journaliers devint considérable : leur existence était peu différente de celle des esclaves à cela près qu'ils avaient le droit de partir. Mais où auraient-ils été ? Ces *humiliores* sont des petits colons qui sont devenus pauvres parce qu'ayant peu de terres ; ou d'anciens nomades n'ayant plus de terres pour faire paître leurs troupeaux et réduits à se louer pour gagner leur vie. Ou encore, des esclaves affranchis qui n'ont pu trouver du travail.



Scènes de la vie rurale : fileuse. (IIIe siècle)

On les voit sur les mosaïques des puissants, habitant des petites huttes de paille et travaillant dans les champs ou s'occupant du bétail, ramassant les olives ou les joncs, filant la laine, et apportant toutes les récoltes au maître. La situation des artisans et des ouvriers dans les villes n'était pas meilleure : en dépit de la loi, ils étaient souvent

Scènes de la vie rurale : un ouvrier agricole apporte des canards. (IIIe siècle)

dépourvus de droits réels et survivaient en se mettant dans la clientèle d'un notable.

La province atteignit son apogée vers la fin du IIe siècle : c'est l'époque où des intellectuels africains deviennent très connus dans l'empire. Citons Apulée, écrivain surtout célèbre pour *l'âne d'or* où il nous fait un tableau très vivant de la société de son temps ; ou encore Fronton, orateur renommé qui fut le précepteur de l'empereur Marc-Aurèle ; ou encore Salvius Julianus qui fut un remarquable juriste sous Hadrien.

VI- La crise du IIIe siècle

A partir du IIIe siècle, quelques nuages apparurent dans le ciel serein de la proconsulaire, nuages néanmoins légers comparés aux orages qui vont ravager l'empire romain. La pression des peuples extérieurs à l'empire se fait de plus en plus forte et les guerres sont continuelles, sur le Rhin, sur le Danube et, à l'est, au Proche Orient ou en Asie Mineure. Les guerres ne rapportent plus rien et coûtent très cher, d'où une crise économique qui va aller en s'aggravant. Si l'Afrique échappe aux invasions, elle doit payer des impôts de plus en plus importants pour soutenir cet effort de guerre. Déjà sous Septime Sévère, l'autorité de l'état était devenue lourde. En 235, à la mort du dernier empereur de la dynastie des Sévère, s'ouvre une période d'anarchie totale : divers empereurs sont nommés par leurs armées respectives. En 238, à Thysdrus, ville, rappelons-le, très riche, se produit une insurrection dirigée principalement contre la lourdeur des impôts et de l'administration : le procurateur est assassiné et les dirigeants de Thysdrus obligent, sous la menace, le proconsul Gordien à se proclamer empereur : selon Hérodien, on lui expliqua que « Deux dangers te menacent, l'un présent, l'autre à venir… Il te faut faire ton choix entre jouir de ta sécurité parmi nous et avoir foi en une immense espérance ou bien mourir aussitôt de nos mains ». Sans aucun soutien militaire, ce coup de force avait peu de chance de réussir et il fut, en effet, immédiatement réprimé par le légat de la IIIe Augusta qui arriva de Numidie pour dévaster Thysdrus puis prendre Carthage où le vieux Gordien se pendit tandis que son fils mourait au combat. Mais le petit fils de Gordien régnera quelques années, de 238 à 244, nommé par le Sénat entre deux usurpateurs. Les troubles dans l'empire romain vont en effet continuer pendant tout le IIIe siècle, les épidémies s'ajoutant aux problèmes militaires. L'affaiblissement de l'autorité de l'Etat va encourager les tribus berbères en Maurétanie à se soulever : cela n'affecta que peu la Proconsulaire et ce ne furent en général que des coups de main, mais le commerce se ralentit et l'économie en souffrit. En province d'Afrique, à part l'expédition punitive de

238, il y eut peu de conséquences graves pendant le IIIe siècle. Par contre, les villes dépérirent : il semble qu'il ait été difficile de trouver des citoyens prêts à assumer des responsabilités administratives qui coûtaient fort chères.

On assiste à la fin du IIIe et au IVe siècle à une migration des villes vers la campagne : des belles maisons fleurissent dans les campagnes devenant de vrais domaines.

Maison du maître dans une exploitation agricole. (Tabraca, IVe siècle)

À la fin du IIIe siècle, l'arrivée au pouvoir de Dioclétien marque le retour de l'autorité de l'Etat avec une profonde réforme administrative : la province d'Afrique est divisée en trois et une unité administrative nouvelle, appelée diocèse, rassemble les diverses provinces de toute l'Afrique du Nord, c'est-à-dire l'ex proconsulaire, la Numidie et les Maurétanies. Le vicaire qui gouverne tout le diocèse réside à Carthage et n'a que des attributions civiles, importantes. Un comte d'Afrique commande à toutes les forces militaires du diocèse. Celles-ci sont réorganisées et une armée très mobile est créée pour pouvoir combattre efficacement les tribus berbères nomades extérieures à l'empire. Une autre armée, sédentaire, garde un « limes » renforcé. Le limes n'est pas une frontière continue : il se compose d'un glacis, composé par endroit de murs et de forts espacés assez régulièrement. Tous ces éléments sont reliés par des routes stratégiques. On peut encore voir des restes de ces

murs ou de ces forts qui ont survécu. L'armée qui garde ce limes est composée de paysans qui exploitent des terres qui leur ont été données, terres non assujetties à l'impôt ; ils sont, bien sûr, entraînés au métier des armes. Enfin, le limes sert aussi de zone de contact entre l'empire romain et les tribus indépendantes : celles-ci se romaniseront donc peu à peu et beaucoup prêteront un serment à l'empire romain.

Vers la fin du IVe siècle, l'empire d'Occident est en pleine décadence et les comtes d'Afrique vont jouer un rôle de plus en plus important : la province d'Afrique est toujours riche, n'ayant subi aucune invasion sérieuse à part quelques razzias des nomades. Elle est donc lourdement frappée par les impôts. Jusqu'à l'arrivée des Vandales, trois comtes, Gildon, Héraclien et Boniface, vont tenter des rébellions mais sans beaucoup de succès. Les temps deviennent moins sûrs dans la province d'Afrique et c'est l'époque où des murailles sont hâtivement construites autour de Carthage, qui n'en avait pas jusque là.

VII- La christianisation de la province Afrique

Avant d'aborder l'arrivée des Vandales et la fin de la province d'Afrique, il nous reste à évoquer un dernier aspect important de cette province, sa christianisation. La nouvelle religion arriva vite dans la proconsulaire, probablement par l'intermédiaire des importantes colonies juives qui existaient dans les villes portuaires, en particulier à Carthage. Il devait y avoir déjà beaucoup de chrétiens quand les premiers martyrs apparaissent en 180 à Scilli puis à Carthage en 203, sous l'empereur Septime Sévère, où des chrétiens, dont Perpétue et Félicité, sont livrées aux bêtes. Ces persécutions furent néanmoins de courte durée et peu après, vers 220, un concile réunit déjà soixante-dix évêques africains à Carthage, ce qui confirme qu'il existait alors un nombre important de chrétiens dans la province. Celle-ci fut la première à utiliser le latin comme langue liturgique, par opposition au grec. C'est aussi à cette époque que se situe Tertullien, qui fut certainement un des premiers grands théologiens d'occident. Né à Carthage entre 150 et 160, fils d'un officier romain d'origine libyenne, il reçut une éducation soignée et complète, païenne évidemment : sa conversion fut soudaine. Il écrivit plus tard : « on ne naît pas chrétien, on le devient ». Il prit la défense de la religion chrétienne avec beaucoup de vigueur et d'érudition et ses écrits sont nombreux. Cette grande figure du christianisme africain était passionnée voire extrémiste, ce qui le poussera à se rapprocher du montanisme à la fin de sa vie.

L'Afrique connut alors une période de tranquillité religieuse durant laquelle le christianisme se développa considérablement malgré quelques courtes persécutions : il faut citer le nom de Cyprien, avocat païen né de

parents berbères, converti à 49 ans. Il devint évêque de Carthage et écrivit de nombreux traités sur la foi chrétienne. Durant les persécutions en 258, Cyprien fut condamné à mort et exécuté près de Carthage. Son épiscopat avait duré neuf ans mais tient une place importante dans l'histoire de l'Eglise. Il fut canonisé et resta un des saints les plus populaires de la province Afrique. C'est aussi l'époque d'autres apologistes africains comme Arnobe, né à Sicca (le Kef) ou de son élève Lactance, autre Africain.

Les dernières persécutions que subirent les chrétiens eurent lieu sous Dioclétien en 305. Des évêques d'Afrique livrèrent des livres et des reliques aux envoyés impériaux et furent donc considérés comme des traîtres (*traditores*). A la fin des persécutions, se posa la question de la réintégration des apostats et des traîtres dans l'Eglise. L'ordination d'un évêque de Carthage fut contestée car un évêque apostat avait participé à son ordination. Un autre évêque de Carthage, Donat, fut alors élu et cette élection provoqua un schisme entre « donatistes » et orthodoxes. Le mouvement prit une telle ampleur que Constantin, qui venait de promulguer l'édit de tolérance de Milan, dut édicter une loi contre les schismatiques. Mais le donatisme se répandit et la plupart des villes d'Afrique eurent bientôt deux évêques. Cette situation perdurera pendant tout le quatrième siècle. Saint Augustin, au début du cinquième siècle, s'impliquera fortement dans la lutte contre le donatisme et c'est principalement grâce à lui que la conférence contradictoire de Carthage en 411 put entériner le triomphe du catholicisme. On a souvent assimilé le donatisme à une crise nationaliste des berbères contre les « Romains » ou à une révolte des campagnes contre les villes : on est largement revenu sur ces théories. D'une part, les « Romains » étaient tous des romano-africains et il y eut autant de donatistes dans les tribus berbères que parmi ces romano-africains. D'autre part, le donatisme sévit aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Le donatisme semble donc plutôt avoir été un refus des compromissions liées à l'avènement d'un christianisme d'Etat : comme tel, il a pu apparaître comme une opposition à l'empire. Ce qui est sûr, c'est qu'il a contribué à l'affaiblissement de la chrétienté et de la romanité en Afrique. Le IVe siècle est néanmoins une période durant laquelle beaucoup d'églises sont construites : il nous est resté quelques baptistères dont la beauté donne une idée de la richesse des églises.

Cuve baptismale de Bekalta. (fin du IVe siècle)

J'ai cité Saint Augustin qui représente le dernier éclat intellectuel de l'Afrique romaine : né en 354 à Thagaste, à l'intérieur des terres, c'était un Romano-africain. Sa mère, qui deviendra Sainte Monique, était de religion chrétienne mais son fils ne se convertit que fort tard après avoir mené une vie plutôt agitée, dont il se repentira longuement dans les Confessions. Comme beaucoup d'Africains, sa carrière de professeur en rhétorique l'entraîna en Europe : Rome n'était plus la ville impériale et il partit à Milan où sa rencontre avec l'évêque Amboise fut déterminante et suivie de sa conversion. De retour en Afrique, où il voulait devenir moine, il fut appelé à Hippone, l'actuelle Annaba, dont il devint l'évêque en 395 pour trente-cinq ans. En cette période de décadence de l'empire romain, l'évêque était devenu le maître de la cité et Augustin fut un homme d'action autant qu'un homme de religion. Il mourut à Hippone en 430, durant le siège de la ville par les Vandales.

VIII- La fin de la province d'Afrique

Au Ve siècle, tout l'empire romain occidental situé en Europe se désagrège définitivement : les Vandales passent le détroit de Gibraltar en 429. Un an après, ils sont devant Hippone qu'ils prennent en août 431. Carthage tombe en 439. La paix est signée en 442 et un royaume vandale est constitué.

La chute de l'Afrique eut un retentissement important dans le monde romain. L'évêque de Carthage, Quodvultdeus, écrit en 439 « Où est l'Afrique qui fut pour le monde entier comme un jardin de délices ? Où sont tous ces pays, ces villes magnifiques ? ». On a beaucoup médit des Vandales, mais en Afrique l'archéologie montre qu'il n'y a eu que peu de destructions. Les Vandales étaient venus pour profiter de la richesse de l'Afrique, pas pour la démolir. Ils prirent la place des gros propriétaires terriens, y compris les évêques, et s'installèrent pour les remplacer.

Résumons la suite de l'histoire : Constantinople, sous le règne de Justinien, réussira à reprendre une dernière fois la province d'Afrique en 533, grâce aux victoires de Bélisaire. Mais la province ne sera jamais réellement pacifiée : le pays se couvre de forteresses élevées à la hâte, en utilisant les monuments romains. Le commerce est très réduit : prenons juste un exemple, l'exportation de la sigillée si florissante encore vers 400 est réduite aux pays de la Méditerranée orientale vers 550.

En 647, quinze ans seulement après l'Hégire, le premier raid arabe, en provenance d'Egypte, atteint la province d'Afrique : ce n'est qu'une razzia qui pille le pays et se retire immédiatement après. Mais les Arabes, à leur tour, ont vu la richesse du pays et ils reviendront : Carthage sera définitivement prise en 698 par Hassan Ibn Nooman. La province, placée sous l'autorité du calife de Damas, gardera le même nom, arabisé en Ifriqiya. Mais, conquise par un

peuple et une religion orientaux, elle sera coupée de l'occident et définitivement tournée vers l'orient musulman.

Conclusion

Il est temps d'essayer de répondre à la question posée dans notre titre : la colonisation romaine a-t-elle été un succès ? Il faut d'abord dire que la colonisation, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ne dura pas longtemps : si on peut parler d'une économie coloniale au premier siècle, la province devint dès le deuxième siècle une composante de l'empire à part entière. À partir du IIIe siècle, tous les hommes libres étaient citoyens romains et les élites participaient, vigoureusement, à la direction de l'empire.

Cela dit, qu'est-il resté de la romanisation après l'effondrement de l'empire romain ? Peu de choses, beaucoup moins, en particulier, qu'en Gaule. On peut invoquer plusieurs raisons pour expliquer cela : le déclin de l'empire avait peut-être été plus subtil en Afrique où il n'y avait que peu de présence militaire. La notion d'État avait quasiment disparu, celui-ci n'étant plus considéré que comme un oppresseur fiscal. D'autre part, la division de l'empire en deux parties, qui étaient devenues de plus en plus indifférentes l'une à l'autre, avait été néfaste à l'occident. L'Afrique, parlant latin et non grec, avait été rangée avec l'empire d'occident. Etait-ce raisonnable ? Mais la raison principale tient surtout à la nature des envahisseurs : les arabes arrivèrent porteurs d'une foi nouvelle et fédératrice parce que simple. Le christianisme avait beaucoup souffert de ses divisions et était sorti très affaibli des différentes hérésies qui avaient ravagé l'Afrique. Les berbères se battirent, plus que les byzantins, contre l'envahisseur ; mais ils se convertirent en masse à la religion nouvelle bien que cet islam jeune ne les y ait pas contraints. N'oublions pas que ce sont des berbères, sous les ordres d'un chef berbère, Tarik, qui envahiront l'Espagne dès le VIIIe siècle au nom d'Allah.

Si l'on juge du succès d'une colonisation par sa continuité et surtout sa rémanence, la réponse à notre question serait donc négative. Comme le dit Paul Valéry « Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles. »

J'aurais néanmoins tendance à donner une réponse affirmative : les Romains intégrèrent complètement l'Afrique dans l'Empire et le résultat fut un développement extraordinaire de la province, même s'il ne profita pas à tous de la même manière : mais c'était le lot de toutes les civilisations de cette époque. Avoir donné à des millions d'hommes cinq siècles de paix, de prospérité et de vie civilisée n'est pas rien et me semble bien mériter l'appellation de succès.